

LES PORTES ENTR'OUVERTES

**Christine GAVARD est psychologue, thérapeute,
elle a écrit des livres sur la psychologie, le shiatsu et
aujourd'hui propose une histoire romanesque pour
apprendre à observer, percevoir, sentir
le champ des Possibles.**

**Pour en savoir plus
Consultez le site web :**

www.christinegavard.com

Autres parutions
Aux Editions Christine Gavard

*Psychologie et Shiatsu : une Thérapie Fluidique
qui respecte la Vie, sept 2008*

*Shiatsu Pratique à l'usage de tous : Techniques
et Pratiques sur l'ensemble du corps, juillet 2011*

Toute information sur le site web :
www.christinegavard.com

Christine GAVARD

**LES PORTES
ENTR'OUVERTES**

**Découverte et Exploration
des Mondes**

Editions Christine Gavard

Toute reproduction, adaptation, représentation ou traduction, même partielle, du présent ouvrage, sous la forme de textes imprimés, de microfilms, de photographies, de photocopies ou de tout autre moyen chimique, informatique, électronique ou mécanique ne peut être réalisée sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Tous droits réservés pour tous pays,
Y compris les états de l'ex-URSS et la Chine.

Imprimé en France

© Editions Christine Gavard
ISBN 978-2-9532933-2-6
Dépôt légal juillet 2013

*Accepte que le silence entre en toi,
Pour découvrir les mystères de l'univers,
Et explorer de nouvelles voies de transformation.*

Chapitre 1 : Un monde ordinaire

Et voilà, je termine ma formation classique en droit. Je vais pouvoir enfin faire la spécialité qui m'intéresse depuis longtemps : du droit international. Mais une année supplémentaire va m'être nécessaire et pour l'instant, je ne sais pas encore où ! Après ! Après, j'irai parcourir le monde, comme je l'ai rêvé...

En fait quand j'ai commencé ces études, j'ai choisi parmi celles qui étaient les plus près de chez moi : 10 kms à faire soit en vélo par beau temps soit dans un bus interminable les jours de pluie. Je crois que ça m'a donné une forme d'enfer de ne pas avoir de voiture que de toute façon nous ne pouvions acheter : ma mère percevait une petite retraite d'employée d'une exploitation agricole et cela nous nourrissait à peine.

Ainsi, nous vivions à la campagne dans une maison du pays de Francisa, entourée de prés, de quelques poules, d'une brebis, d'un potager, d'arbres fruitiers et de fleurs.

Ma mère me disait souvent :

« Corola, aime la nature, elle saura t'aimer et elle te le rendra de mille façons ».

Aujourd'hui, il va falloir décider où poursuivre mes études. Dans le nord de Francisa, c'est sûr, il n'y a rien, alors il faudra aller voir ailleurs, c'est à dire dans le sud du pays.

J'énonce à voix haute différentes villes possibles et ma mère en retient une :

« Tiens, Saint Frie, mais c'est la ville où réside ma sœur ! Ca fait bien longtemps que je ne l'ai pas vue ! ».

Je me dis qu'à 24 ans, cette chère tante, je ne l'ai même jamais vue. Pourquoi était-elle partie à 800 kms de là ?

Aujourd'hui n'est pas le jour de savoir pourquoi. Aujourd'hui, je dois avancer sur le choix de la ville de mes prochaines études et remplir un dossier d'inscription.

C'est alors que ma mère eut une idée géniale :

« Je vais téléphoner à ma sœur et voir avec elle, si elle peut te recevoir ».

Cette possibilité me paraissait bien invraisemblable !

« Et tu penses qu'elle pourrait m'héberger alors qu'elle ne me connaît pas ? ».

D'un air très assuré, ma mère m'informe que j'ai une tante riche, qui vit, à ce jour, seule, sans enfant, dans une grande maison de maître et que de la place, il ne devrait pas en manquer !

Ce soir là, nous soupions quelque peu excitées par cette perspective d'avenir et rêvons à voix haute de ce qui pourrait se passer, au cours de cette année.

Ma mère refusa de parler d'elle en considérant que seul mon avenir était important. Alors elle m'écoula. Je lui parlai de mes envies, de mes projets et tardivement, elle eut un éclair de mémoire :

« Ah, oui, dit elle, je dois penser à contacter ma sœur. Oh, mais il se fait tard ! Et bien, je l'appellerai dès demain, à la première heure ».

Ma nuit fut entrecoupée de rêves divers : je nageai sans atteindre la rive puis m'envolai pour survoler différentes terres pour revenir sur un chemin connu, au pied d'un vieux chêne et je repartis vers d'autres rives...

Ce matin, je me sens toute émoussée par les décisions de la veille et remplie d'une sensation étrange. Je me souvenais encore de tous les rêves de cette nuit et j'avais, l'impression de vivre dans un monde où la réalité et les rêves ne faisaient plus qu'un. Etrange !

Maman est déjà au téléphone. Sa voix au téléphone est très particulière de celle de tous les jours. Elle y parle toujours très calmement, même doucement comme si elle nous berçait.

La douceur qui se dégageait de cette voix m'a toujours réconfortée, sans qu'elle le sache : j'y puisai ma volonté d'action en ressentant un profond lien d'amour qui nous unissait.

Et je crois bien ne lui avoir encore jamais dit que je l'aimais !

« ...Alors tu penses que tu pourras accueillir Corola ! C'est merveilleux, je t'en remercie. Bien sûr je subviendrai à ses besoins... Mais si, j'insiste...Bien...Je vais lui annoncer la nouvelle... Je t'embrasse Florina ».

Florina est sa cadette de 2 ans. Ma mère m'en parla assez succinctement, une seule fois, en me disant que les projets de vie de sa sœur l'avaient éloignée du fief familial quand elle avait environ 25 ans. Puis, elle s'était mariée avec un fils d'industriel à Saint Frie sans que ses parents ne viennent à la cérémonie. N'ayant jamais vu cette tante, ni entendu à nouveau prononcer son prénom à la maison, je ne me suis jamais intéressée à elle.

Quant à mon père, il était, à ce jour, décédé. Cheminot, je ne l'avais pas bien connu. Quand il rentrait du travail, il était toujours fatigué et ma mère me demandait toujours de ne pas faire de bruit quand il était là. Et un matin, ma mère l'a retrouvé froid dans son lit. Il avait 46 ans et moi à peine 8.

Même si j'aime la nature, je sais par expérience que la terre est rude pour ceux qui la travaillent et généreuse pour ceux qui consomment ses fruits. Jamais je n'oublie de la remercier de ses bienfaits, et

je tente de la respecter le mieux possible. Mais je sais que ma voie est ailleurs que dans son labeur et que d'autres cieux m'attendent : je ne serai pas paysanne comme ma mère, je le sais, je le sens au plus profond de moi.

« Corola, Corola, ta tante peut t'accueillir » m'énonce ma mère en chantant.

Je ne comprends pas très bien comment c'est possible après toutes ces années de silence mais c'est sûr : c'est possible. Je suis ravie de cette opportunité et nous voilà toutes les deux à chanter dans la maison.

Quand l'excitation retomba, je me mis à envisager les différentes modalités de ce déménagement. Dans 2 mois les cours commencent, j'ai ce dossier d'inscription à remplir dans la semaine et j'arriverai chez ma tante 15 jours avant la rentrée.

L'université d'Herbos proposait, tout l'été, des cours gratuits d'approfondissement dans toutes les matières. Mais pour l'instant, j'estimais que j'avais déjà beaucoup travaillé pour obtenir les notes nécessaires à la poursuite de mes études et là, vraiment, j'étais épuisée. Je saturai. J'avais besoin, pendant quelques jours, de ne plus rien faire et surtout, de ne plus ouvrir le moindre livre. Enfin ne rien faire ! Quel délice ça va être !

Mais ma mère ne l'entendait pas ainsi !
Jamais elle n'a pu supporter quiconque ne faisant rien. Et à la maison, il en était encore moins question.

Mais aujourd'hui, je décide de me laisser aller à mon envie et je m'étale dans l'herbe grasse du jardin.
Au bout de quelques minutes, ma mère arrive. Elle sait bien que j'ai besoin de me reposer mais c'est plus fort qu'elle. Alors, comme une marionnette manipulée par un être invisible, elle repart puis revient, n'oubliant surtout pas de me demander, à chaque passage, si tout va bien.

« Mais oui, tout va bien. Je regarde le ciel, j'écoute les oiseaux, j'hume l'air et je sens le soleil sur ma peau.

Elle poursuit son agitation en venant m'apporter un chapeau ou me proposer à boire ou me parler de ce qu'elle fait dans le jardin.

En fait, c'est bien simple : impossible d'être tranquille ! Impossible d'apprécier cette belle nature joyeuse.

« Mais qu'est-ce que tu as à t'agiter autour de moi comme une guêpe autour d'un pot de miel ? » lui dis-je.

« Tu sais bien qu'il y a toujours à faire quand on a une maison ! ».

Mais pourquoi s'agite-t-elle ainsi en permanence ?
Qu'est-ce qui pourrait la faire changer ? Quand va-t-elle laisser du temps aux autres ?

Que puis-je faire pour être tranquille ?

Lui dire de se taire ! Aller dans un pré éloigné ! Me boucher les oreilles ! Ou aller dans ma chambre et feindre de travailler comme je l'ai souvent fait !

Travailler, Travailler : c'était le maître mot à la maison.

« Travailler pour vivre déjà décevant et pour être autonome » répétait- elle souvent.

« Mais on peut travailler et aussi savoir se reposer » pensais-je.

La maison se trouve éloignée de plusieurs kilomètres de la ville et des autres habitations. Je lui ai souvent demandé pourquoi on vivait si loin de tout et elle me répondait alors :

« Ici, rien ne peut nous arriver et les voisins ont autres choses à faire que de nous observer. Quand aux médisances, de toute façon, personne n'y échappe ! ».

Mais moi, j'aimais bien être vue par les autres et puis quoi, nous n'avions rien à cacher ! Sauf peut être ce dont tout le monde évite de parler tout haut : la vie sexuelle des uns et des autres !

La ville compte une dizaine de mille de personnes et nous avons la chance d'avoir quelques bonnes universités installées là.

Je crois que la chance était avec moi et je n'avais pas envie de la laisser passer. J'aime les études, j'ai des facilités comme dit ma mère, alors je suis allée à l'université.

J'ai des amis en ville et aux alentours. Quant à ceux de ma mère, je ne les ai jamais vus à la maison : ni amis, ni amoureux, ou du moins, jamais elle ne les a invités en ma présence. Elle me disait qu'elle avait trop à faire pour prendre le temps d'inviter du monde chez nous.

En fait, elle aimait à répéter que la maison est son havre de paix, un abri des regards et des commérages.

Aujourd'hui, je me rends compte que je n'ai jamais bien invité d'amis à la maison, peut-être par mimétisme ou par peur de déranger ma mère. De toute façon, cela n'avait pas beaucoup d'importance, parce que j'en profitais en dehors de la maison.

Dès que j'eus l'âge d'aller au collège, j'essayai de passer un maximum de mon temps hors des murs de la maison pour vivre d'autres aventures que celles que me proposait ma mère avec seulement la nature. J'avais soif de nouveautés, de changements !

Très tôt ma mère m'a initiée à la sexualité alors que personne, nulle part, n'en parlait : le conservatisme religieux était tellement puissant dans le comté que les fréquentations des hommes et des femmes étaient contrôlées, surveillées par chaque villageois.

Ainsi à 24 ans, je n'ai qu'entrecroisé le regard de quelques hommes et mes seules amies ne sont que des filles.

J'ai pourtant bien essayé d'engager des discussions avec des garçons de mon âge mais ils ont toujours fui. C'est comme ça, que j'ai cru pendant des années que mon apparence devait les faire fuir. Je me disais :

« Suis-je si moche ou si mal habillée qu'ils ne veulent me parler ? ».

Je compris peu à peu, dans quelle prison sociale, nous vivions tous et qu'il ne m'était pas possible de rester toute ma vie dans un tel univers !

Et je compris ainsi ma mère qui s'en était éloignée pour être comme elle me disait : tranquille.

Sa tranquillité et son autonomie, elle les a payées chères. Je l'ai toujours vu travailler physiquement dur, sans s'arrêter, comme à son habitude. Je me suis toujours demandée comment elle avait pu résister, à autant d'efforts, sans être malade !

Quand je dis que ma mère m'a initiée à la sexualité, je devrais dire qu'elle m'a surtout initiée à contrôler l'arrogance verbale ou visuelle de la gente masculine mariée à l'égard des jeunes femmes.

Si j'ai su très tôt que les besoins sexuels des hommes et des femmes étaient différents, j'ai aussi su très tôt réagir avec détermination aux regards inquisiteurs des hommes mûrs : ma mère m'avait enseigné ses tactiques, toutes en finesse, d'approche et d'affrontement.

« Oh, maman, laisse-moi tranquille jusqu'à midi et après, si tu veux, je t'aiderai au jardin ».

Je la sentis soulagée par cette proposition qui tentait de satisfaire à peu près chacune de nous.

La nature m'a toujours interpellée. J'ai eu l'occasion de lire, à la bibliothèque, de très nombreux ouvrages sur ses pouvoirs de guérison et de vivre des expériences singulières.

Un jour que j'étais en forêt et que j'avais la cheville douloureuse depuis plusieurs jours suite à une vieille entorse qui se réveillait de temps à autre, je m'assis sur un rocher pour tenter de la soulager. En face de moi, il y avait un chêne énorme, sûrement de quelques centaines d'années. Il possédait des racines qui débordaient de terre. Fascinée par ce spectacle, je m'approchai pour l'admirer quand j'aperçus, là dans ses racines, une forme de pied. Curieuse de savoir si un pied y rentrait, j'essayai l'empreinte en y positionnant, instinctivement mon pied nu de la cheville douloureuse : il y rentrait juste.

Et là, je me suis sentie comme absorbée par lui.

J'avais tellement mal que j'en pleurai. Et je ne sus pourquoi, je lui demandai de m'aider s'il le pouvait !

Et je restai là, je ne sais plus combien de temps, sous sa protection et sa bénédiction. Puis mes larmes s'arrêtèrent et je revins au calme. En retirant mon pied, je sentis que la douleur avait complètement disparu.

Ce jour là, il faisait chaud, alors je le remerciai en lui donnant de l'eau que j'avais avec moi.

Ma mère m'avait appris à toujours remercier par une offrande, un geste de la nature.

J'ai toujours eu la conviction d'être en osmose avec la nature : ses vibrations m'apaisent, me réconfortent ou me stimulent. Je la sens respirer au plus profond de moi et ça me met beaucoup plus en joie que lorsque je suis en présence de d'autres êtres humains. Je n'en ai jamais parlé ni à ma mère ni à aucune de mes amies par peur d'être prise pour une folle.

Nombreuses sont mes amies qui me disent détester la terre. Issues du monde paysan, elles ne veulent surtout pas devenir comme leurs parents et encore moins comme leur mère : une femme physiquement déformée par le labeur et ornée à vie d'ongles cassés et sales.

Quant à moi, j'ai toujours perçu que cet impitoyable labeur des paysans puisait ses racines dans l'histoire de notre civilisation dominée par les pièces d'argent. Dans notre comté, j'ai toujours vu les propriétaires s'enrichir en faisant travailler jusqu'à plus soif ses ouvriers, et ceux là, anéantis par le travail, n'avaient même plus la force d'imagination et d'action pour sortir de cette situation.

J'ai le sentiment que la nature est beaucoup plus généreuse que nous, les humains. Il suffit d'observer, de percevoir les animaux sauvages qui vivent autour de nous. Sont-ils désarticulés par leur labeur ? Sont-

ils en manque de nourriture ? Sont-ils dans la pauvreté ? Non, seuls les humains le sont !

Si la nature nous a donné une intelligence et une conscience, je pense sincèrement qu'elle n'est pas encore utilisée au mieux et sûrement pas encore pour le plus grand bien de l'humanité.

Quand j'observe la nature autour de chez moi, je perçois son incroyable richesse et sa bienveillance à notre égard.

Mais il est aussi vrai que certaines de ses lois nous contrarient, et il a fallu au cours de notre évolution, faire face à notre statut de proie vis-à-vis des carnivores environnants : la survie de notre espèce était en jeu !

La peur d'être une victime fut compensée par une volonté de contrôler notre environnement. Ce pouvoir sur la nature et sur d'autres hommes nous a rendu imbus de nous-mêmes jusqu'à développer de l'agressivité à l'encontre de ceux qui y dérogeaient.

Qui n'a jamais eu peur d'un chien détaché alors que cet animal aime courir en liberté ? Qui n'a pas dévoré avec jouissance un morceau de viande en se disant qu'il vaut mieux le manger qu'être mangé ?

C'est ainsi que dans notre comté tout est encadré : de la vie jusqu'à la mort de chacun.

Et je crois que vivre éloignée de la ville, nous a permis, ma mère et moi, de nous sentir plus libres.

Cet après-midi, j'aide ma mère au jardin : je sais bien que ça lui fait plaisir et qu'elle croit ainsi que j'utilise à bon escient mon temps.

En réalité, j'ai grand plaisir à entretenir le potager, d'enlever les herbes qui empêchent les légumes de pousser. Et ce soir, j'apprécierai les légumes de ma terre !

« Dis-moi maman, jusqu'à maintenant je ramenaï les courses quand je revenais en bus de l'école ; alors, comment vas-tu faire quand je ne serai plus là ? ».

Je sais que ma mère trouvera une solution à cette nouvelle situation mais, il n'en est pas moins vrai que j'avais besoin de l'entendre pour partir tranquille.

« Ne t'inquiète pas Corola, j'ai encore mes 2 jambes, mes 2 bras et mon cerveau. Et même si je ne suis plus très rapide, nous avons la chance d'avoir le bus qui passe près de la maison. Je demanderai aussi à Francis de faire mes courses, si nécessaire, en lui donnant en contrepartie quelques légumes qu'il affectionne ».

Francis est un employé de ferme que ma mère a connu quand elle travaillait à l'exploitation. Il habite en ville chez sa vieille mère et vient épisodiquement à la maison pour nous aider aux gros travaux comme couper des arbres et du bois, réparer le toit de la maison, remettre en état le poulailler ou retourner la terre du potager.

Ma mère l'aime bien et l'a pris sous son aile protectrice : elle le considère comme un fils depuis de nombreuses années.

Francis est aussi gentil avec moi mais son regard s'est transformé au cours de ma métamorphose corporelle. Ma mère me disait que c'était naturel, que ça faisait parti de l'ordre des choses. Cela, je le savais, bien sûr, mais je le sentais affamé de chair fraîche comme n'importe quel animal en pleine possession de ses ressources physiques et sexuelles.

J'aime mes nouvelles formes mais je n'apprécie pas les regards lourds et inquisiteurs des hommes mariés. Quant aux jeunes hommes, leurs regards sont inaccessibles !

Mes amies me disent que j'ai un corps de félin empreint de délicatesse et de sauvagerie. Aujourd'hui, j'en suis contente mais ce n'était pas gagné !

Au cours de mon adolescence, au collège, on m'appelait « fil de fer à retordre », parce que j'étais maigre et que je posais des questions dérangeantes.

Ma maigreur me faisait surtout peur quand je me regardais dans le miroir. Mais il n'y avait rien à faire, qu'à attendre, « comme tout animal qui grandit » me disait ma mère.

A l'école, j'avais toujours plein de questions en tête que je posais et je trouvais souvent les réponses fades ou toutes faites. Alors, ma mère, pour calmer

mon ardeur et mon énervement me disait qu'il n'y avait qu'une chose à faire pour trouver des réponses pertinentes : je devais les trouver moi-même !

Allongée dans l'herbe, je rêve à mes futurs voyages et je me dis qu'il faudra vraiment que je sois le plus à l'aise possible avec cette langue étrangère et universelle qu'est l'anglais. Et je décide d'aller prendre des cours d'approfondissement à l'université seulement 15 jours avant mon départ pour Saint Frie.

Madame Robins est mon enseignante depuis plusieurs années. Petite et ronde comme une pomme, elle se déplace dans la classe en tournoyant dans ses larges robes.

Madame Robins sait que je vais partir dans le sud du pays pour faire un cycle spécial et c'est alors qu'un jour, après les cours, elle m'interpella :

« Corola, pourrais-tu rester après les cours, pour que l'on discute ? ».

C'était bien la première fois que Madame Robins souhaita discuter avec l'une de ses élèves !

Rendez-vous pris le lendemain après le cours.

« Corola, sans vouloir te conseiller, j'avais envie de te parler d'un sujet hors cours qui me paraît important d'aborder avec une personne comme toi.

L'intelligence ne te fait pas défaut, loin s'en faut, tu es maline et possède une certaine beauté corporelle ».

J'écoutais avec intérêt ses propos et je voyais progressivement son visage devenir de plus en plus sérieux.

« Mon père était ambassadeur de Greatland, ce qui m'a permis de maîtriser parfaitement l'onglis. Nous avons beaucoup voyagé, et aussi séjourné dans différentes contrées de ton pays. Et j'ai pu y constater, quelques soient les endroits, que les hommes tentaient le plus possible de maîtriser et de soumettre les femmes belles et intelligentes, et certains utilisaient même leur agressivité pour arriver à leurs fins.

Alors Corola, pour obtenir ton diplôme supérieur, il faudra sûrement que tu fasses preuve de ruses : les femmes très instruites et de surcroît belles sont généralement écartées du pouvoir par les hommes qui y règnent en maître, et je trouve que c'est encore plus flagrant dans ton pays que dans le mien.

Au cours de ta prochaine année, met en valeur tes capacités intellectuelles pour réussir mais garde-toi de jouer à la femme fatale : les hommes ne le supporteront pas et pourraient te le faire payer ! Alors sois prudente avec tes enseignants qui ne seront fort probablement que des hommes, au vu du niveau d'enseignement donné ».

Moi qui croyais que la mentalité des gens du sud était plus évoluée que celle des habitants de ma contrée, et bien, je n'en croyais pas mes oreilles !

La ruse devait donc être de mise, comme le pratiquent les animaux, pour vivre et se reproduire. Comme ces insectes qui ont appris à se cacher en imitant les couleurs ambiantes, ou ces poissons qui ont développé la faculté de se gonfler pour décourager leurs prédateurs ou ces lapins qui savent se tapir pour imiter la mort et déjouer ainsi certains prédateurs.

Chaque animal à développer ses tactiques pour rester en vie. Et moi, qui devrais-je imiter, quelle ruse devrais-je adopter ?

« Une femme belle et intelligente fait peur aux hommes, aussi pour obtenir ton diplôme à la hauteur de tes compétences intellectuelles, sois plus maligne qu'eux et après l'obtention de ton diplôme tu verras bien comment tu dois t'adapter aux opportunités qui s'offriront à toi ».

Je ne sais qui est vraiment Madame Robins. Je lui donnerais une quarantaine d'années. Jamais, pendant ses cours elle n'a fait allusion à sa vie personnelle. C'est un modèle de ponctualité et de présence. En tant qu'enseignante, elle a toujours pu faire passer auprès de la direction ses projets et ses méthodes.

Est-ce que son embonpoint y était pour quelque chose ? Avec tout ce qu'elle vient de me dire, je le croirais presque. Sa forme serait-elle sa force de conviction tout en étant, à l'égard des hommes, sa protection ? Qui sait !

Personnellement, je n'ai pas du tout envie de lui ressembler physiquement même si je respecte ses choix. J'aime mon corps et je ne veux pas le mettre dans un tel état. Alors que faire ?

« Corola, trouve tes ruses, et n'hésite pas utiliser ta créativité pour cela.

Voilà, je ne te retiens pas plus pour que tu ne rates pas le dernier bus qui te ramènera chez toi. Alors, à demain ».

« A demain Madame Robins ».

Dans ce monde, proies et prédateurs se côtoient et mettent chacun en œuvre des techniques de survie et d'évolution tant manipulatrices qu'adaptatives au milieu ambiant.

L'espèce humaine n'échappe pas à ce mouvement perpétuel. Alors je tâcherai de m'adapter et de ruser en plus grande conscience en poursuivant mon chemin.

Et si mon chemin, c'était d'apprendre à ruser !

Au cours de la nuit je me mis à réfléchir aux différents moyens qu'une femme, dotée d'une certaine beauté, comme le disait Madame Robins, pouvait mettre en œuvre pour passer inaperçue au milieu d'un groupe d'hommes, tout en réussissant son année universitaire. Un vrai dilemme !

Dois-je modifier mes formes comme un poisson clown, ou mes apparences comme un papillon, un caméléon ou mes tactiques comme un loup ?

Qu'est-ce qui pourrait être le plus approprié tant à ma situation qu'à mes envies ? Je ne le savais pas vraiment pour l'instant. Je verrai bien le moment venu !

Mais des images apparaissent dans ma tête qui me font déjà sourire. Et si j'optais pour la tactique de la transformation vestimentaire ? Je m'imagine déjà dans différents styles.

De toute façon, quelque soit le style ou la stratégie que j'adopterai, je n'échapperai pas aux remarques et cancanages. Ils sont dans l'ordre des choses humaines !

Alors quelquefois, je me prends à me demander pourquoi et comment notre intelligence nous a rendus si inhumains ? Quel pouvoir monstrueux s'est emparé de nous pour que nous soyons devenus ainsi ?

Qui ou quoi a enchaîné nos cœurs ?

Alors quoi ! Notre mental aurait-il la faiblesse de ne pas nous faire suffisamment reconnaître ce qui est bon, beau, nouveau et créatif !

En fait, j'ai comme l'impression que nos pensées nous jouent des tours et que c'est à chacun de nous, de nous en apercevoir.

A Herbos, on n'aime guère le changement et on me le fait bien savoir. Ainsi, on me reproche de ne pas

vouloir rester dans cette ville, de souhaiter faire des études et de gaspiller mon temps, d'avoir des ambitions différentes des autres femmes, de ne pas vouloir me marier.

Toutes ces normes m'exaspèrent !

Et moi qui fait des études de droit : des normes j'en connais ! Je passe mon temps à analyser toutes ces réglementations et à étudier les cas litigieux.

Mais il y a un élément qui me motive par dessus tout : c'est de savoir que les textes de lois ont leurs limites et qu'ils devront progressivement s'adapter à l'évolution humaine : mon souhait est de participer à cette avancée.

Quand je pense à ces normes communautaires, je me dis que trop respecter l'ordre moral empêche d'être créatif ou de développer sa responsabilité individuelle.

Et moi, je n'ai pas envie de me fondre dans la communauté sans rien dire ou sans rien faire : j'ai envie d'exister autrement et de vivre des aventures nouvelles.

Les cours d'anglais arrivent à leur fin. C'est l'heure d'un nouveau départ pour bon nombre d'entre nous. Certaines de mes amies vont se marier, d'autres vont s'orienter vers l'enseignement des plus jeunes.

Quant à moi, j'ai l'impression de partir en croisade, seule, sans vraiment savoir ce qui va m'arriver.